

Bibliothèque
de
PHILOSOPHIE

**Critique
de la Raison
dialectique**

TOME II
(inachevé)

L'intelligibilité de l'Histoire

par

JEAN-PAUL SARTRE

nrf
Éditions Gallimard

PRÉSENTATION

Y a-t-il un sens de l'Histoire ? telle était la question à laquelle Sartre aurait voulu répondre au terme de ce deuxième tome de la Critique, rédigé en 1958 et resté inachevé. Le plan qu'il avait en tête au départ et qu'on peut reconstituer grâce aux indications du texte lui-même comprenait au moins deux grandes parties, traitant l'une de la totalisation synchronique, l'autre de la totalisation diachronique. La première devait être développée à travers deux grands exemples, en partant de l'ensemble le plus intégré à l'ensemble le moins intégré : 1° la société russe après la Révolution (société directoriale), 2° les démocraties bourgeoises (sociétés non directoriales qu'il appelle aussi « désunies »). Seul le premier exemple est entièrement traité dans le corps du texte. Il est difficile de supputer le contenu de la deuxième partie qui, comme l'exemple des sociétés bourgeoises, n'est qu'esquissée dans des cahiers de notes plus tardifs (1961-1962). Certaines remarques anticipant sur sa démarche ainsi que ces cahiers dont l'essentiel est donné en annexe laissent à penser qu'il comptait interroger l'Histoire de façon plus large encore : il est question, par exemple, p. 88 d'étudier les guerres entre nations, p. 129 de l'histoire mondiale, p. 310 d'histoire comparée. Cela l'aurait obligé sans doute à restructurer son écrit, comme on peut le constater en lisant les ébauches de remise en ordre (en annexe). Nous essayons d'en rendre compte dans quelques notes ; mais cette édition n'étant pas une édition critique, nous ne nous prononçons pas sur les problèmes théoriques qui pourraient être liés aux hésitations de l'auteur sur ce point.

Tel qu'il est, ce texte représente la suite sans hiatus du premier tome, annoncée dans l'Introduction — qui vaut pour les deux volumes — et les dernières pages, c'est-à-dire la démarche progressive de l'expérience critique. Il est construit et rédigé ; une dernière lecture lui aurait ôté quelques défauts de style. En fait, il y a eu une relecture, sans doute en 1962, à l'époque où l'auteur recommençait

à prendre des notes pour continuer son ouvrage; mais le but était de se remettre l'ensemble en mémoire et de préciser des idées, non d'en parfaire la forme : il a ajouté une dizaine de notes mais fait peu de corrections.

La somme d'ouvrages historiques, sociologiques, scientifiques que l'auteur aurait dû lire et peut-être d'études particulières qu'il aurait été amené à écrire pour aller au bout de son entreprise (voir les notes sur l'histoire de Venise, par exemple; il a pensé aussi à l'histoire de la Chine, à la France féodale, à l'histoire du colonialisme, aux sociétés « sans histoire ») était trop vaste pour un seul homme; c'est ce qu'il a souvent déclaré pour expliquer son abandon. Il faut rappeler aussi que *L'Idiot* de la famille, dont le troisième tome ne parut qu'en 1972, était resté en souffrance jusqu'à l'achèvement des *Mots* en 1963, et exigeait d'autres recherches.

Point de départ de ce tome II : puisque l'Histoire est née et se développe dans le cadre permanent d'un champ de tension engendré par la rareté, s'interroger sur son intelligibilité, c'est répondre préalablement à la question : les luttes sont-elles intelligibles? Là encore, la démarche va du simple au complexe : combat singulier, lutte de sous-groupes au sein d'un groupe organisé, luttes dans les sociétés. Le plan initial qui sous-tend l'écrit nous a permis de dégager de grandes divisions et leurs dépendances; nous avons tenté de les traduire en titres et sous-titres, espérant ainsi rendre le livre plus maniable, et peut-être d'une lecture plus aisée. Comme aucun de ces derniers n'est de la main de l'auteur, il était inutile de les distinguer par des crochets : il suffit de l'indiquer ici au lecteur. Nous lui signalons également qu'il trouvera en fin de volume, outre un index des noms propres, une définition des principales notions-outils de l'ouvrage entier.

Livre III

L'INTELLIGIBILITÉ DE L'HISTOIRE

La lutte est-elle intelligible?

1. LE CONFLIT, MOMENT D'UNE TOTALISATION OU DÉCHIRURE IRRÉDUCTIBLE?

Les trois facteurs de l'intelligibilité dialectique.

L'intelligibilité dialectique – qu'il s'agisse de Raison constituante ou de Raison constituée – se définit à partir de la totalisation. Celle-ci n'est autre que la praxis se donnant elle-même son unité à partir de circonstances déterminées et en fonction d'un but à atteindre. Les contradictions, à travers la praxis de l'organisme pratique, se définissent comme des moments de cette praxis : elles naissent de ce que le travail qui s'exerce sur le champ pratique est une temporalisation irréversible; ainsi, toute transformation réalisée dans le champ par l'action ou dans l'action à partir de l'unification synthétique du champ doit apparaître comme un développement partiel de cette totalisation en cours qu'on pourrait appeler l'interaction pratique du sujet et du champ dans la perspective d'un objectif futur à atteindre, d'un produit futur à réaliser. Et ce développement partiel a son intelligibilité dans sa contradiction même : en tant que détermination locale du champ, par exemple, il reçoit des limites et sa particularité négative; en tant que moment de l'action, il est l'action tout entière en ce moment de sa temporalisation. En fait, sa particularité synchronique renvoie (avec ou sans décalage, c'est ce qu'il faudra voir) à une particularisation diachronique de la praxis : celle-ci n'est totalisation totalisée qu'à l'instant ambigu où elle se supprime en se résumant dans son produit total. Mais dans la mesure où la praxis est présentement (ce présent fonctionnel ne se définit pas comme instant mais comme opération partielle donc comme temporalisation en cours) tout entière, avec son passé et son objectif futur, dans la tâche préparatoire qu'elle accomplit, c'est-à-dire dans la totalisation du champ et dans la « promotion » d'un secteur ou d'une zone de cette unité totalisée, le secteur « avancé », c'est-à-dire travaillé, mis en relief comme moyen à

construire, comme forme sur un fond synthétique, est *tout* le champ, en tant que le sens même de son unification pratique du moment et, du même coup, il rejette dans l'indistinction d'un fond tout ce qui n'est pas présentement accentué par le travail.

Mais cet ensemble rejeté est *aussi* le champ; ainsi le secteur accentué, dans sa manière d'être la totalisation du champ, est nié par les zones moins distinctes ou antérieurement travaillées : sa simple mise en relief les constitue dialectiquement comme la totalité du champ qui l'encercle et dont il se différencie par une sorte de rétraction qui l'isole. De fait, temporellement, l'ensemble déjà travaillé ou non encore travaillé représente contre lui la totalisation diachronique de la praxis, en tant qu'elle a déjà un avenir et un passé; cet ensemble tend à nier la forme singularisée et à la réabsorber en lui, comme elle se retotalisera, d'ailleurs, avec tout quand l'objet sera entièrement fabriqué. Et quand je dis qu'il *tend* à la nier, je ne me réfère pas à je ne sais quelle magie gestaltiste mais tout au contraire à la simple force efficace de la praxis comme telle. C'est la totalisation vivante qui engendre et soutient les tensions dans le champ qu'elle organise. Et c'est à travers l'action même que le secteur A, par exemple, s'oppose 1° à d'autres secteurs déterminés (B, C, D, etc.) par la médiation du champ totalisé; 2° à la totalité en fusion des secteurs BCD comme fond voulant résorber la forme qu'il soutient; 3° à la synthèse de la praxis et du champ, en tant qu'il se manifeste en outre comme une réalité particularisée et qui se pose pour soi en tant que telle; 4° à lui-même (puisqu'il se pose à la fois comme le sens actuel de la totalisation et comme un être particulier et limité, c'est-à-dire comme une totalité singulière); 5° au développement même de la praxis qui doit le nier et briser ses limites pour le dépasser. Mais les contradictions sont en même temps des relations au mouvement totalisant et n'expriment finalement que les rapports *intelligibles* de la partie au tout et des parties entre elles, en tant qu'elles se *réalisent* dans une temporalisation singulière. Cette intelligibilité générale, en effet, se concrétise, dans notre exemple, en *compréhensibilité* : cela veut dire que l'ensemble de ces oppositions mouvantes se déchiffre à partir de la fin projetée et des circonstances dépassées. Il y a contradiction, en somme, à chaque moment de l'action puisque celle-ci exige à la fois la totalisation et la particularisation (d'un secteur, d'un état, d'un détail, etc.) : et c'est comme structure originelle de la praxis que la contradiction est intelligible et fonde l'intelligibilité de celle-ci.

Unité de la lutte en tant qu'événement.

Mais s'il est vrai que totalisation, particularisation et contradiction sont les trois facteurs de l'intelligibilité dialectique, comment pourrions-nous concevoir qu'une lutte entre des individus ou entre des groupes soit dialectiquement intelligible? Bien sûr, ni l'idéalisme hégélien ni le dogmatisme dialectique « du dehors » ne s'embarrassent du problème. Pour l'un et l'autre les personnes et les collectivités s'opposent comme les moments partiels d'une totalisation qui les produit et les dépasse. Mais puisque nous avons renoncé à tout *a priori* pour nous *situer* dans l'Histoire, rien ne peut nous dispenser de l'expérience critique : comment pourrions-nous affirmer avant tout examen que la lutte, comme praxis double de réciprocité antagonistique, est assimilable à une espèce particulière de contradiction, c'est-à-dire qu'elle est un moment déterminé d'une totalisation? On voit bien, en effet, les difficultés qui surgissent dès qu'on tente sans précaution critique d'opérer cette assimilation : si la contradiction est l'action même comme progression par ruptures et comme négation de ces ruptures dans l'unité de leur dépassement, comment peut-on parler de contradiction lorsque nous sommes en présence de *deux* actions, c'est-à-dire de deux totalisations autonomes et contradictoires? Certes, nous avons marqué que la réciprocité antagonistique est un lien d'immanence entre les épïcêtres puisque chaque adversaire totalise et dépasse l'action totalisante de l'autre *. Cette indissolubilité a parfois été prise pour une unité : ainsi deux catcheurs qui se roulent sur le plancher du ring apparaissent quelquefois, de loin, comme une seule bête à huit membres, se débattant contre un danger inconnu. Mais c'est que la fatigue ou la distance nous fait perdre de vue la réalité : en fait il y a, si l'on veut, un seul mouvement de ces deux corps mais ce mouvement est le résultat de *deux* entreprises qui se contrarient. Il appartient à deux systèmes pratiques à la fois mais, précisément pour cela, il échappe dans sa réalité concrète – au moins partiellement – à chacun d'eux ; si la pluralité des épïcêtres est condition réelle *des* intelligibilités opposées (en tant qu'il y a intelligibilité compréhensive dans chaque système et à partir de chaque praxis), comment pourrait-il y avoir *une* intelligibilité dialectique du processus en cours?

De fait, il y a deux manières de suivre un combat de boxe et deux

* Cf. tome premier, section B du livre II p. 814-815. Signalons que les numéros des pages renvoient à la nouvelle édition de la *Critique de la Raison dialectique* (N.d.E.).

seulement : le spectateur inexpérimenté choisit un favori et se place à son *point de vue*, c'est-à-dire qu'il le considère comme le *sujet* du combat, l'autre n'étant qu'un objet dangereux. Cela revient à faire de ce duel une action risquée mais solitaire et à totaliser la lutte *avec* un seul des combattants; les amateurs ou les spécialistes sont capables, eux, de passer successivement – et très rapidement – d'un système à l'autre, ils apprécient les coups et les parades mais, quand ils arriveraient à changer de système instantanément, ils ne totalisent pas les deux totalisations adverses. Certes, ils donnent une unité réelle *au* match; ils disent en sortant : « C'était un beau combat... etc. » Mais cette unité s'impose *du dehors* à un *événement*. En fait, dans la mesure où la boxe est un sport, un métier (qui se lie à d'autres métiers – manager, entraîneurs, soigneurs, arbitres, etc.) et un spectacle qui correspond à certaines exigences d'une certaine société, dans la mesure où dans le cadre d'une certaine économie on peut organiser une rencontre et prévoir qu'elle attirera de nombreux spectateurs, cette rencontre même, comme objectif à atteindre (avec toutes les opérations qu'on peut imaginer, de la signature du contrat à la location de la salle et à la publicité), devient *un objet*. Et c'est également comme un objet particulier, comme un événement qui intéresse ou passionne et qui se déroulera, en effet, dans un temps réel et limité, c'est comme une certaine occasion de voir tel ou tel boxeur en action, etc., que les spectateurs iront voir le match. Ils en feront, en particulier, *la fin* d'entreprises parfois difficiles (louer des places pour un championnat, etc.) et – en certains cas – *le moyen* de réussir d'autres entreprises (parier sur l'un des adversaires, gagner de l'argent en « manœuvrant » une équipe de boxeurs, etc.). Objet pour des individus, des groupes, des collectifs, défini comme totalité par le langage, par la presse et les organes d'information puis, au passé, désigné dans son être-passé comme unité par la mémoire (« C'était le jour *du* match Carpentier-Dempsey »), le combat, en lui-même, apparaît comme un de ces symboles mathématiques qui désignent un ensemble d'opérations à effectuer et qui figurent en tant que tels dans la série des équivalences algébriques sans que le mathématicien se soucie jamais d'effectuer réellement les opérations indiquées. C'est un objet à constituer, à utiliser, à contempler, à désigner; autrement dit, il figure comme tel dans les activités des autres; mais personne ne se soucie de savoir si cette réalité – correspondant noématique et unifié de la praxis individuelle et collective – est *en elle-même*, en tant qu'opération interne à effectuer par deux individus dans la réciprocité d'antagonisme, unité réelle ou dualité irréductible. *Pour moi*, leur match c'est le spectacle qui remplira ma soirée et qui aura nécessairement une issue; pour chacun d'eux, c'est *son* match, sa chance – unique peut-être – de conquérir un titre, sa

tentative de vaincre l'autre et son risque personnel d'être vaincu. D'un certain point de vue, l'on peut soutenir qu'il n'y a pas vraiment de problème : rien n'empêche en effet que, selon l'angle de vue et les activités auxquelles on le rapporte, un ensemble pratique se présente comme unité, dualité ou multiplicité plus ou moins déterminée : c'est l'action présente qui décide si la détermination objective de mon champ pratique est la vallée, la prairie ou le brin d'herbe. Seulement nous ne considérons pas la question sous cet aspect relativement simple : nous nous préoccupons – tout en admettant, bien sûr, que *le* match puisse exister autrement pour les parieurs ou pour les boxeurs – de savoir si, *en tant que lutte*, comme fait objectif de totalisation réciproque et négative, il possède les conditions de l'intelligibilité dialectique.

Insuffisance de l'étude analytique.

Qu'il soit *rationnel*, c'est clair. Pour prendre un exemple de même ordre mais qui oppose des groupes armés, l'officier qui s'instruit dans l'art de la guerre peut recomposer, dans toutes ses opérations, la bataille de Leipzig ou de Waterloo – ou, mieux encore, la Campagne de France. Que fait-il? Il reconstitue l'ensemble matériel (situation des armées, depuis leurs relations aux bases jusqu'au « moral du soldat », configuration géographique du champ de bataille, ensemble totalisé des circonstances); cela signifie qu'il totalise successivement le champ pratique de deux points de vue opposés. A partir de là, il considère chaque manœuvre comme un effort concerté pour réaliser le plein emploi des circonstances et des moyens donnés pour obtenir la destruction de l'adversaire. Il saisit donc chacune par la *compréhension*. Mais à partir de cette hypothèse historique (en l'absence de toute preuve du contraire, on considère que les états-majors ne sont pas constitués de traîtres ou de lâches ou d'incapables, mais d'officiers qui mettent toute leur conscience professionnelle et tout leur patriotisme dans l'entreprise présente), il reprend toutes les manœuvres *possibles* dans la situation envisagée pour déterminer si celle qui a été faite en réalité est bien *la meilleure possible*, comme elle doit et prétend être. Ces *possibles* n'ont jamais eu d'existence réelle mais ils ont été mis en relief, la plupart du temps, par cent ans de discussion dans les écoles militaires. Chacun d'eux est l'origine d'une autre bataille avec peut-être une autre issue. Et chacun doit être étudié à la fois du point de vue des modifications qu'il entraînait dans le groupe considéré et du point de vue des réponses possibles de l'adversaire. Parmi celles-ci, on distinguera d'ailleurs les réactions les plus probables de celles qui le sont moins. Il faut alors se reporter au point de vue de *l'autre*

épicentre et envisager ses possibles *compréhensivement*. A partir de là, nous pouvons remarquer que la bataille réelle devient un cas particulier d'un ensemble complexe de n^x possibilités rigoureusement liées les unes aux autres. Pour l'officier, en effet, le problème n'est pas historique mais *pratique* : il envisage donc pour une situation donnée l'ensemble des manœuvres possibles (parmi lesquelles la manœuvre réelle figure) et pour chacune de ces manœuvres l'ensemble possible des ripostes avec toutes les conséquences que celles-ci et celles-là entraînent pour l'une et l'autre des armées. Sa supériorité sur les combattants vient de ce qu'il connaît l'issue d'au moins un ensemble réel de possibles et de ce que les documents livrés aux historiens lui donnent de chaque armée une connaissance beaucoup plus précise et beaucoup plus vraie que celle qu'en possédait l'état-major adverse. L'ignorance, les difficultés matérielles, les intérêts et le jeu des passions qui affrontaient vraiment les armées dans leur singularité historique sont des facteurs qu'il envisage abstraitement mais qui lui demeurent étrangers. La nécessité temporelle de parer immédiatement à la tentative d'un des ennemis pour tourner l'aile gauche de l'autre n'existe plus pour lui, ni celle de trouver la parade dans l'ignorance et dans l'erreur (c'est-à-dire à partir d'incertitudes, d'appréciations partiellement erronées, etc.). Il suffit d'une certaine schématisation (inévitabile et d'ailleurs souhaitable à un certain moment de l'enseignement pratique – à la condition qu'on revienne plus tard aux contingences véritables et aux ambiguïtés du concret) pour transformer l'étude compréhensive de la bataille en théorie formelle, en calcul quasi mathématique des possibles. La réalité du conflit s'efface : à la limite nous trouvons le calcul des probabilités. On sait qu'il existe, d'ailleurs, sur les avions de chasse, des mitrailleuses conçues pour tirer en fonction de la position probable de l'avion ennemi en tel instant déterminé et pour corriger automatiquement leur ligne de tir si elle est défectueuse. Nous revenons à l'exemple de la partie d'échecs *. Il ne faudrait pas, cependant, s'imaginer que nous sommes demeurés dans la rationalité dialectique. D'abord ce n'est pas l'unité qui a remplacé la dualité du combat réel : c'est une multiplicité de rapports entre possibles ; il suffit d'introduire quelques définitions pour que l'ensemble de ces rapports puisse être mis en forme mathématique. Il n'y a plus ni attaque ni riposte mais liaison d'une variable à une fonction ou d'une fonction à une variable ou de plusieurs fonctions entre elles. Nous avons évité le scandale de l'irréductible antagonisme pour tomber dans les conditionnements en extériorité. Autrement dit, nous avons retrouvé la Raison analytique.

* Cf. tome premier, section B du livre II, p. 888 sq., *op. cit.* (N.d.E.)

Mais en outre, même dans ce traitement positiviste de la question (d'ailleurs indispensable du point de vue *pratique*), la dyade demeure sous une forme abstraite : dans les sciences de la Nature, il est au moins théoriquement possible de choisir la variable indépendante; dans l'étude analytique d'une réciprocité antagonistique, la reconstitution de l'ensemble des déterminations réciproques *possibles* exige que l'on se transporte à chaque instant d'un groupe de variables à l'autre. Si l'ensemble (x, y, z) – l'armée n° 1 – est envisagé comme groupe de variables indépendantes à l'instant t , et si les variations étudiées entraînent les conséquences α, β, γ dans l'armée n° 2, nous ne pouvons apprécier le choc en retour qu'en considérant le groupe (x^1, y^1, z^1) à l'instant t^1 – c'est-à-dire l'armée n° 2, telle que l'action de l'autre armée l'a faite – comme l'ensemble de variables indépendantes dont les variations entraîneront des conséquences déterminées dans l'armée n° 1. Naturellement, les valeurs nouvelles de ces variables, et peut-être leur rapport aux différentes fonctions, comprennent *déjà* les modifications α, β, γ qui ont été les facteurs décisifs de ces changements internes. Il n'en est pas moins vrai que les résultats obtenus seront faussés si l'on prétend réduire ce double système de relations à un seul. Nous sommes, certes, bien loin de ce qu'on pourrait appeler l'irréductible singularité des épïcêtres : simplement, l'objet étudié – bien que pure multiplicité d'extériorité – est tel qu'il faut envisager les conséquences par choc en retour des variations sur les variables à *partir* des variables que ces variations ont d'abord modifiées et en prenant ces variables modifiées comme variables indépendantes.

Surtout, ce schéma positiviste est un instrument de la pratique; il s'oriente vers des luttes futures qui seront plus complexes puisqu'elles comprendront en elles à titre de solutions automatiques les questions posées dans les luttes passées : mais il a définitivement abandonné toutes les caractéristiques qui font la réalité historique et l'individualité temporelle d'un conflit déterminé. Cette réalité et cette individualité, à titre de déterminations négatives, viennent aux combattants d'une triple *rareté* : rareté du temps, rareté des moyens, rareté du savoir; elles se *fondent* sur une rareté plus *fondamentale* qui conditionne et *fonde* le conflit jusque dans son origine la plus profonde, dans les intérêts qui s'opposent, dans la violence qui affronte les combattants (cette rareté, de nature variable, concerne les conditions matérielles de leur existence). Un combattant réel, c'est un homme violent et passionné, quelquefois désespéré, quelquefois prêt à se faire tuer, qui risque tout pour détruire l'adversaire mais qui manœuvre dans un temps qui lui est mesuré par le rythme des attaques de l'autre (et par cent autres facteurs de tout ordre), en disposant (par exemple) d'hommes et d'armes en nombre limité (ce qui lui interdit

certaines opérations) et qui lutte dans une ignorance variable mais toujours profonde (ignorance des intentions réelles de l'ennemi, du rapport de forces réel, de la position réelle des renforts – pour l'adversaire et pour lui – etc.), ce qui l'oblige à prendre des risques, à décider du plus probable sans avoir les éléments nécessaires pour pouvoir le calculer, à inventer des manœuvres qui tiennent compte de plusieurs éventualités (si l'ennemi est disposé de telle façon, l'opération aura lieu de telle ou telle manière; si l'on découvre en cours d'action qu'il est disposé autrement, l'opération est conçue pour pouvoir se modifier instantanément, etc.). C'est cet inventeur aveugle et passionné qui parie dans l'incertitude en tâchant de limiter les risques et dont toutes les actions sont conditionnées par la rareté extérieure et intériorisée, c'est cet homme-là que nous appelons un lutteur. Positivement, sa réalité d'agent lui vient du dépassement synthétique de ces déterminations négatives. On *décide* parce qu'on ignore; saurait-on, le *fiat* serait superflu : la chose se ferait de soi. De ce point de vue, il faut ajouter que son activité de combat, comme tension pour dépasser l'ignorance, est elle-même définie par la séparation antagonistique des deux adversaires : dans la mesure où *l'autre*, en ignorant mon action (plus ou moins), suscite mon ignorance de la sienne, je me fais praxis grâce à lui par le dépassement de *cette* ignorance induite et intériorisée. Et chacun de nos actes antagonistes, s'il doit être dialectiquement compréhensible, doit pouvoir être compris *dans son insuffisance, dans son imperfection, dans ses erreurs* à partir des déterminations négatives qu'il conserve en les dépassant. Le problème historique n'est pas seulement de savoir si l'opération *x* était la meilleure possible dans les circonstances historiques données mais aussi de savoir pourquoi elle n'a pas correspondu ni ne pouvait correspondre au schème pratique et totalisant qui la résume dans les cours de l'École de guerre. En fait, l'historicité d'une action, c'est qu'elle n'est *jamais* assimilable, sans plus, à la meilleure solution possible, puisque la meilleure solution possible ne peut être trouvée que si l'on possède tous les éléments de la situation, tout le temps qu'il faut pour les rassembler en une synthèse qui les dépasse, tout le calme et l'objectivité nécessaires pour se critiquer. La science est un moment nécessaire de l'action mais l'action est nécessairement ignorance dépassée puisqu'elle se détermine comme au-delà du savoir; ou, si l'on préfère, la connaissance est éclairément pratique du savoir par l'ignorance qui l'enveloppe, dans le mouvement qui les dépasse l'un et l'autre vers une fin à venir.

Si donc l'intelligibilité dialectique de la lutte doit pouvoir exister, c'est au niveau même du concret, lorsque les adversaires, dominés par leur double action réciproque, savent et ne savent pas ce qu'ils font. *Du point de vue* de chaque combattant, la différence

entre le savoir et l'ignorance, entre leur être-sujet et leur être-objet, entre le projet et l'exécution, etc., est beaucoup moins sensible : l'action emporte tout, rationalise tout. La plupart du temps, un boxeur sait ce qu'il fait (en tant que ce qu'il fait est la réalisation en cours de son projet et non en tant que son acte est un événement qui se développe aussi dans l'autonomie du milieu objectif) mais il totalise mal ce que fait son adversaire, il s'applique trop à déjouer sa tactique pour reconstituer sa stratégie (c'est le manager, ce sont les soigneurs qui font pour lui cette totalisation et qui la lui communiquent entre les rounds); souvent même, lorsqu'il n'est pas trop nettement dominé, il se croit le sujet du combat et sent à peine les coups : il apprend avec stupeur qu'il est battu aux points. Cette attitude est limitée mais elle comporte sa propre intelligibilité : c'est le développement objectif et compréhensible d'une action, à partir d'un épïcêtre, en tant que l'agent est réellement *sujet* du combat (puisque – même dominé – il s'adapte à la tactique de l'autre et, par là, contrarie toujours les tentatives de celui-ci, limite les pertes, évite le pire, etc.). Mais si le match doit être intelligible dialectiquement, c'est-à-dire s'il doit se révéler comme *unité*, son intelligibilité doit être celle d'une praxis-processus très particulière, puisque le processus est ici défini comme la détérioration d'une praxis par l'autre.

La relation travail-conflit, constitutive de l'histoire humaine.

Ces remarques nous permettent de formuler les deux problèmes essentiels.

D'abord celui-ci : en tant qu'individus communs, des individus ou des sous-groupes, si la praxis commune accentue leur rôle, peuvent être à l'intérieur d'un groupe les actualisations réelles d'une contradiction en développement; nous l'avons montré déjà * et nous aurons bientôt l'occasion d'y insister. Mais pour pouvoir assimiler un combat à une contradiction et les adversaires aux termes de la contradiction en cours, il faudrait qu'ils puissent être considérés comme les déterminations transitoires d'un groupe plus ample et plus profond dont leur conflit actualiserait une des contradictions présentes; inversement, il faudrait que le groupe retotalise et dépasse leur lutte impitoyable vers une nouvelle réunification synthétique de son champ pratique et une réorganisation interne de ses structures. Nous aurons à déterminer si cette condition peut être remplie, si elle l'est quelquefois ou toujours – et quelle relation elle implique – dans le cas où elle est remplie – entre le couple antagoniste et la société qui le soutient et l'entoure.

* Cf. tome premier, section A du livre II, p. 617 sq., *op. cit.* (N.d.E.)

Il faudra en outre retrouver dans la singularité de chaque lutte, à partir du groupe où elle s'engendre, les trois caractères de l'intelligibilité dialectique, c'est-à-dire la totalisation, la particularisation et la contradiction.

L'autre problème est celui du processus objectif. La lutte détermine des événements, crée des objets et ceux-ci sont ses produits. En outre, en tant qu'elle est elle-même un événement, elle doit être tenue pour son propre produit. Or tous ces produits sont ambigus, insuffisamment développés – en quelque direction que ce soit –, indéterminés par surdétermination, inhumains parce que trop humains. Or ces objets non-compréhensibles (ou qui paraissent tels) sont en fait les facteurs et les conditions de l'histoire ultérieure; ils hypothèquent l'avenir et communiquent à la lutte qui s'instaure à partir d'eux leur opacité de questions mal posées, de problèmes mal résolus, de liquidation mal faite. Ce sont des objets de toute sorte et ce n'est pas le lieu de tenter une classification : ces résidus de la lutte sont en fait n'importe quoi, puisque les luttes se déroulent sur tous les plans à la fois, aussi bien l'étrange bataille de Valmy et la non moins étrange retraite prussienne que telle entreprise sabotée par un adversaire de classe qui n'a pas pu l'empêcher entièrement, comme les Ateliers nationaux de 1848. En face de ces objets, la Raison positiviste est tout à l'aise puisqu'elle vise à réduire le complexe au moins complexe et si possible aux éléments : elle étudiera successivement le projet initial, la riposte, la riposte à la riposte, elle sera satisfaite si elle peut « expliquer » chacun des caractères de l'objet étudié en le ramenant à l'action d'un des groupes ou à la réaction des groupes adverses. Mais, au moment présent de notre expérience dialectique, nous rencontrons ces produits de l'Histoire comme des *apories* puisqu'ils se présentent à la fois en tant que résultats d'une entreprise commune et puisqu'ils témoignent en même temps que cette entreprise n'a jamais existé sinon comme envers inhumain de deux actions opposées dont chacune vise à détruire l'autre. Dans la perspective dialectique, nous rencontrons ces objets comme productions humaines et pourvues d'un avenir (les Ateliers nationaux se définissent à partir d'un besoin social du moment et comme l'entreprise qui peut satisfaire ce besoin) : ainsi paraissent-ils par eux-mêmes des totalisations en cours. Mais à mieux les observer nous constatons précisément – avant même de connaître les circonstances de leur création – que cet avenir visible est déjà (a toujours été) mis hors de jeu, réduit à une simple indication mystifiante ou dévié en sous-main. Cependant l'objet n'est pas non plus un piège, c'est-à-dire une construction humaine et compréhensible de part en part. Car malgré les déviations et les annulations partielles, quelque chose

reste du projet originel et l'entreprise conserve une efficacité brouillée qui conduit à des résultats imprévisibles.

Or le problème est là : si l'Histoire est totalisante, il y a totalisation de la lutte en tant que telle (peu importe, du point de vue formel où nous nous plaçons, que cette lutte soit un combat singulier, une guerre ou un conflit social). Et si cette totalité est dialectiquement compréhensible, il faut pouvoir saisir dans l'expérience les individus ou les groupes en lutte comme collaborant en fait à une œuvre commune. Et comme l'œuvre est perpétuellement donnée, à titre de résidu de la lutte – fût-ce la dévastation d'un champ de bataille, en tant que l'on peut considérer les deux adversaires comme ayant brûlé et saccagé en commun les champs et les bois –, il faut pouvoir la saisir comme l'objectivation d'un groupe au travail, formé lui-même des deux groupes antagonistes. Mais il est bien évident que les dévastations communes n'ont pas été l'objet d'une praxis concertée et que seule, par exemple, l'unité topologique peut donner au champ de bataille l'aspect d'un tout systématiquement rasé. Quant aux Ateliers nationaux et aux objets sociaux nés d'une lutte, on pourrait aller jusqu'à soutenir qu'ils ne sont des réalités historiques que dans la mesure où ils ne sont conformes à aucun des projets qui les ont réalisés dans l'antagonisme réciproque. Ils ont une sorte d'existence proprement historique dans la mesure où, faits par les hommes, ils leur échappent (même si, comme la Convention, ils sont eux-mêmes des groupements) sans retomber pour autant au niveau de la matière non ouvrée. Dans la mesure, en somme, où ils dévient de toutes les routes qu'on veut leur assigner pour prendre d'eux-mêmes une route non prévue et produire des résultats qu'on ne pouvait supposer. Dans la mesure, enfin, où surdétermination et indétermination se manifestent en eux comme la production de ces objets inhumains par un excès de travail humain, et où leur non-signification est en fait sur-signification par interpénétration de sens antagonistes. Il ne s'agit pas ici d'aliénation (bien que, à considérer les faits sous un aspect moins schématique, l'aliénation se retrouve à la base de la lutte elle-même, comme dépassée et conservée) et ce n'est ni la matérialité inanimée comme extériorité ni la sérialité qui volent à chaque adversaire son acte : c'est chacun qui vole son acte à l'autre, c'est dans la réciprocité des groupes déjà constitués contre la sérialité et l'aliénation que se forge précisément ce *processus* neuf et vivant qui naît de l'homme et qui lui échappe.

Ces problèmes ont une importance capitale : il a suffi de les formuler pour franchir un nouveau seuil de l'expérience critique ; nous venons en effet de rencontrer l'Histoire. Bien entendu, elle se présente sous sa forme la plus abstraite. Mais les difficultés présentes sont, nous allons le voir, de nature historique ; à partir

JEAN-PAUL SARTRE

Critique de la Raison dialectique

TOME II

L'intelligibilité de l'Histoire

L'expérience dialectique, dans son moment régressif, ne peut nous livrer que les conditions statiques de la possibilité d'une totalisation, c'est-à-dire d'une Histoire. Il conviendra donc de procéder à l'expérience inverse et complémentaire : en recomposant progressivement le processus historique à partir des rapports mouvants et contradictoires des formations envisagées, nous ferons l'expérience de l'Histoire : cette expérience dialectique doit pouvoir nous montrer si les contradictions et les luttes sociales, la praxis commune et individuelle, le travail comme producteur d'outils, l'outil comme producteur d'hommes et comme règle des travaux et des relations humaines, etc., composent l'unité d'un mouvement totalisateur intelligible (donc orienté). Mais *avant tout...* l'expérience critique vise à recomposer l'intelligibilité du mouvement historique à l'intérieur duquel les différents ensembles se définissent par leurs conflits. Elle cherche, à partir des structures synchroniques et de leurs contradictions, l'intelligibilité *diachronique* des transformations historiques, l'ordre de leurs conditionnements, la raison intelligible de l'irréversibilité de l'Histoire, c'est-à-dire de son *orientation*.

J.-P. Sartre



85-XI A 70525

ISBN 2-07-070525-0



9 782070 705252

Prix de lancement jusqu'au 30-4-86

180 FF tc

Extrait de la publication A partir du 1-5-86

210 FF tc